Histoire des textes.

Antonina KALININA, *Des Horazkommentar des Pomponius Porphyrio. Untersuchungen zu einer Terminologie und Textgeschichte* (Palingenesia, 91) : Stuttgart, Franz Steiner, 2007, 154 pages.

Le propos de cet ouvrage qui développe une précédente Dissertation est l'émendation d'un texte, le *Commentaire d'Horace* de Porphyrion, dont on sait depuis longtemps qu'il ne nous est plus proposé sous sa forme authentique, mais tel qu'il a été réécrit au fil des siècles et des lectures — en particulier vers le v^e^ s. selon WESSNER, dont les *Quaestiones Porphyrioneae* (1893) restent à la base des travaux modernes. Très clairement conduite, la réflexion de A. KALININA expose dans une introduction nourrie et circonstanciée la place de Porphyrion dans la lecture antique d'Horace, et vis-à-vis du commentaire dit « du Pseudo-Acron », enfin l'histoire de la recherche avant, puis après WESSNER. Une attention particulière est portée à la « nouvelle philologie » née en France dans les études médiévales des années cinquante, qui refuse la notion d'un texte premier unique, figé, dont il s'agirait de reconstituer la version initiale antérieure à des « altérations » à concevoir comme d'autres versions tout aussi légitimes. On se doute qu'une telle conception peut être décisive dans l'approche de scholies, fondamentalement destinées à une appropriation du texte support ! La netteté des arguments pour lesquels l'auteur ne s'arrête pas à cette méthode ne nous semble pas suffisamment établie. Précisément, il nous semble que la seule raison vraiment forte pour laquelle on puisse repousser cette approche textuelle des médiévistes (et de fait, on doit ici sans doute la repousser) n'a pas été prise bien en considération par l'auteur. De fait, si le *Commentaire* de Porphyrion n'avait été, pour faire bref, qu'un guide de lecture à l'usage des Anciens curieux de connaître Horace, la question de la simple possibilité d'un retour à une rédaction authentique se poserait effectivement, étant donné que l'on pourrait soupçonner les copies anciennes d'avoir été orientées dès leur confection selon les centres d'intérêts de leurs commanditaires. Ce soupçon peut, à notre avis, affecter plus légitimement les versions du *Commentaire* du Pseudo-Acron, alors que le texte de Porphyrion a pu être figé, puis protégé par la notoriété de son auteur, mais surtout par l'usage qui en a été fait comme « livre du maître » auprès des grammairiens et rhéteurs de l'Antiquité tardive. La piste retenue par A. KALININA pour repérer des altérations, récritures ou gloses, est celle du vocabulaire technique de la rhétorique employé dans le *Commentaire*, à partir du postulat — pas inattaquable, mais il faut bien partir de quelque chose — que le lexique rhétorique de Porphyrion est cohérent au fil de son œuvre, alors on sait qu'il n'est pas fixé d'un auteur antique à l'autre. Après avoir repris les catégories d'altération définies par Wessner (chap. 1 : on est loin décidément de la « nouvelle philologie » !), sont successivement étudiés, avec les prototypes grecs s'ils apparaissent, les mots *allegoria* et *allegorice*, *translatio* et *translatiue*, *metonymia*, *hypallage*, *figura*, *figuro* et *figurate*. On appréciera la précision des analyses sémantiques et de contexte d'emploi dans ce chapitre qui fait l'essentiel de la démonstration et du livre : p. 51 à 114. Il se conclut par une liste des passages où la cohérence dans l'usage de Porphyrion impose une correction. Le chapitre 3, « Die besonderen Charakteristiken des Kommentars zur *Ars Poetica* » commence par un tableau d'emploi des termes examinés précédemment, qui fait apparaître leur rareté dans l'*Epître aux*

Pisons (et le *Carmen saeculare*). Il s'agit, pour l'auteur, d'un indice nous mettant sur la voie de ce qu'elle analyse en fin de compte (p. 132) comme un abrègement avant la réintroduction dans la collection du commentaire d'Horace, soit avant le IX^e^ s., début pour nous de la tradition manuscrite. Le dernier chapitre, en guise de conclusion, présente l'ensemble des corrections proposées (p. 133 et 134 : une dizaine), puis une analyse détaillée du *Commentaire à* Epist. II 2, 2-40, section que l'intrication exceptionnelle des notices constitue comme une unité à part. L'auteur serait d'avis d'y voir le texte inaltéré du *Commentaire* : on comprend l'envie d'A. KALININA, qui par ailleurs affronte toujours un Porphyrion suspect, et il faut avouer que son hypothèse est assez convaincante.

Sur un texte qui défie l'édition critique, l'entreprise de A. KALININA est courageuse et originale. Elle tire ici le maximum d'un angle d'attaque pertinent, et renouvelle en partie le *Commentaire* de Porphyrion, sinon la philologie propre à ce type de texte en général. On saluera donc cet essai conclu par une avancée probante. Regrettons pour finir un nombre de coquilles auquel l'édition allemande ne nous avait pas habitués : p. 15, note 12 : corriger GL I ; p. 16, l. 4 ; p. 20, l. 4 de la fin, p. 39, l. 11 corriger *etiam*, etc. La bibliographie finale, détaillée et à jour (mais p. 54, note 151, Bède pouvait être cité dans l'édition Kendall, CCSL, 1975 !), rendra des services.

Guillaume BONNET.

David R. LANGSLOW, *The Latin Alexander Trallianus, The Text and Transmission of a late Latin Medical Book* : Society for the Promotion of Roman Studies, Journal of Roman Studies Monograph n° 10, London, 2006, XXV-287 pages.

Cette monographie est une première étape — *a set of prolegomena*, selon les termes de l'auteur — avant la publication de la première édition critique, avec traduction et commentaire, de la version latine des *Therapeutica*, importante encyclopédie médicale rédigée au VI^e^ siècle par le médecin byzantin Alexandre de Tralles. Le *Thesaurus Linguae Latinae* se fonde en effet sur l'édition parue à Lyon en 1504, établie à partir d'un unique manuscrit et très fautive. Quant au texte grec, l'édition de référence est celle de Th. PUSCHMANN (2 volumes, Vienne, 1878-1879).

Cet ouvrage, qui rassemble les diagnostics et les traitements des affections connues (essentiellement internes) dans l'ordre devenu canonique *a capite ad calcem* — on commence par la chute des cheveux, *alopecia*, pour finir sur la goutte — a occupé une place essentielle dans la médecine byzantine et médiévale, si l'on juge par l'importance de la tradition manuscrite, grecque et latine, par les citations qui en sont faites dans la tradition arabe et par sa présence, sous forme d'extraits, dans un compendium médical en hébreu composé en 1199. Alexander de Tralles fut l'un des rares auteurs grecs à avoir été choisis pour être traduits en latin, avec Hippocrate (quelques courts traités), Dioscoride et Galien (*Ad Glauconem* et quelques courts traités), preuve de la considération dont il jouit très tôt. Il fut en outre parmi les premiers traités de médecine ancienne à être imprimés.

Sa finalité est avant tout pratique — la place occupée par les exposés théoriques y est assez réduite — et il remplit le rôle d'un manuel synthétique, fondé sur le savoir des prédécesseurs mais aussi sur l'expérience et la pratique mêmes de son auteur. Il s'inspire en partie des œuvres perdues des médecins Philomenos (I^er^ s. ap. J.-C.) et Philagrios (IV^e^ s. ap. J.-C.), commentées dans le deuxième livre de la version

latine, qui en compte trois. Son fond est galénique mais l'auteur s'autorise quelques critiques de Galien, notamment dans le troisième livre sur les fièvres Une particularité notable est en revanche la présence de la magie (amulettes et incantations) comme étant l'une des voies possibles pour le traitement de certaines affections. On sait assez peu de choses sur l'auteur de ce manuel, si ce n'est qu'il semble avoir effectué une part importante de sa carrière à Rome. Les sources les plus tardives citées dans les *Therapeutica* sont Aëtios d'Amida (première moitié du VI^e^ s.) et Iacobos Psychrestos (V^e^/VI^e^ s.), dont la mention peut fournir une indication sur l'époque de rédaction du traité. Les commentateurs ont également noté que l'auteur était totalement silencieux sur la peste justinienne de 542 et ont parfois interprété ce silence comme l'indication d'un *terminus ante quem*. Mais LANGSLOW observe que ce fait est un indice assez fragile car les sources médicales contemporaines sont elles aussi généralement silencieuses sur ces grandes épidémies. On a aussi voulu faire du médecin un chrétien, en s'appuyant sur la présence dans ses écrits de quelques références bibliques ; sur ce point également, l'éditeur se montre prudent, considérant que ses références pourraient ne pas être originales mais plutôt des interpolations dues à un traducteur ou à un copiste. D'autres œuvres d'Alexandre de Tralles nous sont connues : un traité sur les fièvres (Περὶ πυρετῶν/ *De febribus* ; conservé en grec et en latin) apparaît dans la tradition manuscrite comme le troisième et dernier livre des *Therapeutica*. La question est donc de savoir s'il venait effectivement clore ce manuel ou s'il constituait un ouvrage indépendant, ce qu'il pourrait fort bien être, puisqu'il s'ouvre sur une préface adressée à un certain Cosmas, alors que les deux livres précédents ne présentent aucun prologue de ce genre, ouvrant directement sur le diagnostic d'une affection. LANGSLOW ne tranche pas formellement même si, dans son édition des *Therapeutica*, il a choisi de prendre en compte cette partie consacrée aux fièvres. On lui connaît également un traité Περὶ ἑλμίνθων (sur les vers intestinaux) ainsi qu'un ouvrage d'ophtalmologie (Περὶ ὀφθαλμῶν) dont l'attribution semble douteuse. Douteuse également, l'attribution d'un livre sur le pouls et les urines, transmis en latin uniquement (*De pulsibus et urinis*).

Si LANGSLOW s'intéresse à la version latine des *Therapeutica*, c'est parce qu'il ressort de son enquête que le texte en est fondé sur une branche plus ancienne de la tradition grecque. Ainsi, c'est le latin et non le grec qui nous permettrait d'avoir une vision plus exacte de ce qu'était le texte original. En outre, la version latine apparaît pour l'essentiel comme une traduction mot à mot du grec. Ce fait n'étonnera pas le philologue, encore moins les spécialistes de la littérature médicale, qui connaissent d'autres exemples de traductions latines représentant des témoins plus fidèles que la tradition manuscrite grecque elle-même (LANGSLOW rappelle que c'est le cas pour Oribase et pour quelques textes de la collection hippocratique). Certes il existe, entre la tradition grecque et la tradition latine des *Therapeutica* des différences qui font comprendre que le traducteur est intervenu par rapport au texte sur lequel il travaillait, en en faisant parfois disparaître certains éléments, dont LANGSLOW identifie la nature. Ainsi la matière consacrée au débat théorique et à la magie subit dans le texte latin un allègement assez important. La question se pose donc de savoir s'il s'agit d'une purge délibérée du traducteur ou si ce choix avait déjà été opéré par le rédacteur grec de la version du traité à partir de laquelle le traducteur travaillait. Pour l'éditeur, la réponse à cette question est difficile. Il semble en tous les cas évident que le traducteur favorise la médecine pratique par rapport aux théories et au débat de fond, ce qui constitue une caractéristique commune aux textes choisis et traduits pour l'enseignement médical dans l'Occident médiéval. Ce caractère pratique a dû contribuer à la fortune de l'ouvrage. Dans la version latine, la préface à Cosmas (livre III sur les fièvres) fait disparaître

certains éléments contextuels, utiles pour l'identification de l'auteur et la compréhension des conditions de rédaction du traité. Dans les chapitres consacrés à la toux (les premiers du livre II), il manque vingt lignes d'une critique adressée à Galien, reprenant les termes mêmes avec lesquels le médecin de Pergame critiquait Archigène, ainsi que l'affirmation d'Alexandre qui, citant Aristote, dit que la vérité est plus importante que l'autorité. Ce sont là quelques exemples ; la monographie de Langslow se livre à une analyse scrupuleuse et exhaustive des différences séparant les divers témoins des deux traditions. Le tout est commenté est présenté sous forme de tableaux, qui en facilitent la compréhension et la lecture.

La tradition latine repose sur vingt et un manuscrits complets datant du IX^e^ au XVI^e^ siècle ainsi que sur des *excerpta* disséminés dans un nombre important de manuscrits rassemblant des textes médicaux. L'éditeur s'est livré à l'étude, avec autopsie, de l'ensemble de ces témoins, dont il donne une description très minutieuse. Pour les quelques rares cas qu'il n'a pu étudier lui-même, il fait preuve de l'honnêteté du philologue. Ce travail de présentation détaillée de l'ensemble d'une tradition est en soi impressionnant et peut constituer un modèle du travail préparatoire auquel tout éditeur de texte doit se livrer. C'est là le principal mérite de cette monographie : elle remplit la fonction qu'une notice introductive remplirait mais, puisqu'il ne s'agit précisément pas d'une notice introductive mais d'un ouvrage indépendant, l'auteur peut se livrer à une présentation dont la richesse et la précision sont admirables. Langslow nous livre en quelque sorte l'ensemble de son dossier préparatoire à l'édition, rendant compte de toutes les étapes et de tous les questionnements d'une recherche, sous une forme qui n'est pas celle d'un brouillon mais d'un développement clairement organisé. De nombreuses observations sont ainsi présentées sous forme de tableaux d'une grande lisibilité. À titre d'exemple du résultat final auxquels toutes ces investigations peuvent conduire, l'auteur nous présente son édition des chapitres consacrés à la toux (II, 1-11), qui donnent une idée de ce que sera l'édition de l'ensemble des *Therapeutica*, c'est-à-dire un travail d'une qualité irréprochable. Nous aimerions dire que cette monographie ne devrait pas intéresser le seul lectorat des spécialistes de médecine ancienne mais qu'elle peut se lire comme un manuel d'édition de texte, et qu'elle pourra être utilisée comme telle. En présentant d'une manière aussi complète et didactique toutes les étapes et données de son travail — de ce que les anglophones appelleraient un *work in progress*, mais sous une forme déjà très aboutie — l'éditeur montre, presque au sens littéral (*ante oculos ponere*), comment s'élabore une édition. Autre richesse de ce précieux volume, les onze planches reproduisant les pages de quelques manuscrits choisis ; il est rare de pouvoir ainsi s'offrir le luxe d'insérer dans une édition les photographies des manuscrits collationnés.

Il faut terminer sur un dernier point qui occupe l'esprit de l'éditeur et auquel il s'efforce de donner quelques éléments de réponse, avec la prudence qui le caractérise : quand et dans quelles conditions la traduction latine des *Therapeutica* fut-elle réalisée ? Pour Langslow, elle a dû suivre de quelques années ou quelques décennies la rédaction du traité. L'éditeur, qui est un spécialiste du latin tardif et du latin médical — voir son étude magistrale *Medical Latin in Roman Empire*, Oxford, 2000 — note de nombreuses analogies entre l'Alexandre latin et l'Oribase latin. Il pense que cette traduction — qui pourrait d'ailleurs être l'œuvre de deux traducteurs — pourrait correspondre avec celles d'Oribase et de Rufus, entreprises à la fin du VI^e^ siècle dans le cadre de l'« Alexandrie romaine » que fut l'école de Ravenne.

Frédéric Le Blay